

Le Prix d'excellence des Ateliers d'été 2022 du Fonds Ricœur – « Dissonances mélodiques. Du cercle de la mimésis à la *Poétique du récit* : une transition difficile »

Federico Chacón

Institut supérieur de philosophie / Centre de philosophie du droit, UC Louvain

Résumé

L'article signale certaines difficultés méthodologiques de *Temps et récit*. D'un côté, le déséquilibre dans la réélaboration du modèle mimétique, dont le large traitement du configuratif et du refiguratif, contraste avec l'indétermination dans laquelle demeure le volet préfiguratif ; de l'autre, la discontinuité entre refiguration narrative et herméneutique de la conscience historique. Une certaine amphibologie de l'« ontologique » permet de proposer l'intégration de l'herméneutique de la conscience historique dans la dimension préfigurante de l'action. La portée de la refiguration ainsi limitée, le cercle poétique n'opère qu'à l'intérieur du cercle herméneutique. Les connecteurs du temps historique et la théorie de l'acte de lecture sont également mis en rapport avec l'herméneutique de l'action. Une autre figure de *Temps et récit* émerge alors, où le récit cesse d'être l'axe principal, et la praxis donne un sens plénier à la réflexion herméneutique, et par là même à l'expérience du temps.

Mots-clés: mimésis ; préfiguration ; refiguration ; temps ; récit ; action ; praxis ; ontologie ; connecteurs ; histoire ; lecture ; poétique ; herméneutique.

Abstract

This article points out some methodological difficulties in *Time and Narrative*. On the one hand, the imbalance in the re-elaboration of the mimetic model: the extensive treatment of the configurative and the refigurative components contrasts with the indeterminacy which remains in the prefigurative component. On the other hand, there is a discontinuity between narrative refiguration and the hermeneutics of historical consciousness. A certain ambiguity of the "ontological" allows for the integration of the hermeneutics of historical consciousness and the prefigurative dimension of action. By limiting the scope of refiguration in this way, the poetic circle operates solely within the hermeneutic circle. The connectors of historical time and the theory of the act of reading are also related to the hermeneutics of action. Thus an alternative view of *Time and Narrative* emerges, where narrative ceases to be the main axis, and where praxis gives full meaning to the hermeneutic reflection, and thereby to the experience of time.

Keywords: Mimesis; Prefiguration; Refiguration; Time; Narrative; Action; Praxis; Ontology; Connectors; History; Reading; Poetics; Hermeneutics.

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 13, No 2 (2022), pp. 79-98

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2022.616

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Nous publions ci-dessous le texte du lauréat du Prix d'excellence de l'édition 2022 des Ateliers d'été du Fonds Ricœur.

Depuis 2017, les Ateliers d'été du Fonds Ricœur sont co-organisés durant le mois de juin, à Paris, par le Fonds Ricœur et la Society for Ricœur Studies. Chaque année, l'atelier est consacré à une œuvre spécifique de Paul Ricœur sur laquelle portent les contributions et les discussions.

En 2019, la fondation Goélands¹ a lancé un prix d'excellence qui récompense chaque année la meilleure communication présentée lors de l'Atelier d'été. La lauréate ou le lauréat se voit remettre une somme de 1 000 euros et, dans les six mois qui suivent l'Atelier, son texte est publié dans la rubrique « Varia » de la revue *Études ricœuriennes/Ricœur Studies*.

Sont éligibles à ce prix toutes les chercheuses et tous les chercheurs en doctorat ou post-doctorat admis à présenter une communication à l'édition des Ateliers d'été, et qui souhaitent candidater. La communication peut se faire en français comme en anglais et sa longueur doit être conforme à la durée de vingt à vingt-cinq minutes accordée à la présentation orale lors de l'Atelier.

Les critères d'évaluation du jury concernant le prix d'excellence sont les suivants :

1. L'Atelier d'été du Fonds Ricœur portant chaque année sur une œuvre spécifique de Paul Ricœur, le jury privilégie les contributions qui placent cette œuvre au centre de leur réflexion.

2. Il apprécie ensuite la qualité scientifique des communications proposées : c'est-à-dire leur précision, leur rigueur argumentative et leur maîtrise éventuelle de la littérature secondaire concernant le sujet abordé.

3. Il valorise enfin tout particulièrement l'originalité des contributions, c'est-à-dire leur apport spécifique à la recherche ricœurienne et la nouveauté des thèses avancées.

En 2022, la cinquième édition des Ateliers d'été du Fonds Ricœur était organisée par Azadeh Thiriez Arjani, Stephanie Arel et Timo Helenius et elle était consacrée à *Temps et récit*.

Le jury du prix d'excellence était composé de Stephanie Arel, Maureen Junker-Kenny, Jeffrey Andrew Barash et présidé par Jean-Luc Amalric.

Le lauréat 2022 est Federico Chacón, doctorant à l'Institut de philosophie et au Centre de philosophie du droit de l'UCLouvain. Le titre de sa communication était le suivant : « Dissonances mélodiques. Du cercle de la mimésis à la *Poétique du récit* : une transition difficile ».

¹ Abrisée par la Fondation pour l'enfance, reconnue d'utilité publique, la fondation Goélands se dédie à deux causes : la lutte contre les maladies génétiques (financement d'études ou de projets de recherche) et l'accompagnement de jeunes lycéens et étudiants défavorisés (octroi de bourses, financement d'équipements, etc.).

The paper that won the Excellence Award at the 2022 edition of the Fonds Ricoeur's Summer Workshop is published below.

Since 2017, the Fonds Ricoeur's Summer Workshops, which take place in Paris during the month of June, have been co-organized by the Fonds Ricoeur and the Society for Ricoeur Studies. Each year the workshop is dedicated to a specific work by Paul Ricoeur on which the presentations and discussions are based.

In 2019, the Fondation Goélands¹ launched an Excellence Award which is given annually to the best paper presented at the Summer Workshop. The winner receives 1 000 Euros and, within six months of the Summer Workshop, his or her paper is published in the "Varia" section of the journal *Études ricoeuriennes/Ricoeur Studies*.

All *doctoral* or *post-doctoral* researchers selected to present a paper at a particular Summer Workshop and who wish to apply are eligible for this prize. The paper can be presented in either French or English and its length must correspond to the 20-25 minutes allowed for the oral presentation at the Summer Workshop.

The Jury's criteria of evaluation for the Summer Workshops' Excellence Award are as follows:

1. As the Fonds Ricoeur's Summer Workshop focuses each year on a specific work by Paul Ricoeur, the Jury favours contributions that place this work at the centre of their reflection.
2. The Jury then assesses the scientific quality of the papers in terms of their precision, their argumentative rigour, and their mastery of the secondary literature on the subject.
3. Lastly, the Jury particularly values the originality of the contributions, that is, their specific contribution to Ricoeurian research and the novelty of the theses put forward.

In 2022, the 5th edition of the Fonds Ricoeur's Summer Workshop was organized by Azadeh Thiriez Arjangi, Stephanie Arel and Timo Helenius and was dedicated to *Time and Narrative*.

The Jury of the Excellence Award was comprised of Stephanie Arel, Maureen Junker-Kenny, Jeffrey Andrew Barash and was chaired by Jean-Luc Amalric.

The winner of the Excellence Award in 2022 is Federico Chacón, a doctoral student at KU Leuven's Institute of Philosophy and Centre for Philosophy of Law. The title of his paper was: "Dissonances mélodiques. Du cercle de la mimésis à la *Poétique du récit*: une transition difficile."

¹ Housed by the Fondation pour l'enfance, an officially recognized non-profit organization, the Fondation Goélands is dedicated to two causes: the fight against genetic diseases (funding studies and research projects) and support for young high school students and underprivileged students (awarding grants and financing equipment, etc.).

Dissonances mélodiques

Du cercle de la mimésis à la *Poétique du récit* : une transition difficile

Federico Chacón

Institut supérieur de philosophie / Centre de philosophie du droit, UC Louvain

« Gracias [...] »
por la música, misteriosa forma del tiempo »
Borges, *Otro poema de los dones*¹

Présentation

Au moins à une occasion, Ricœur a qualifié ses analyses de *Temps et récit* de « sinueuses » ; quelques années plus tard, il dira qu'il ne réécrirait plus cet ouvrage « de la même façon² ». Ces deux déclarations devraient servir d'avertissement à tout lecteur ; elles révèlent que, soit en raison de sa forme, soit en raison de son contenu, l'argumentation du texte présente certaines difficultés. Les propres *Conclusions* de l'auteur, véritable essai de relecture de l'ensemble, font un peu « figure de rétractation³ », en jetant un certain regard critique sur des thèses centrales. Pour nous, il y a trois thèmes dont la présentation ou traitement méthodologique conduit à des discussions confuses et à des problèmes parfois insolubles ; il s'agit, tout d'abord, de l'absence de réélaboration de la dimension préfigurative du cercle mimétique, au-delà de la description faite au sein du modèle général de *Mimèsis I* (tome I, partie I, chap. 3)⁴ ; deuxièmement, de la discussion épistémologique de l'historiographie, développée et menée à terme en correspondance avec le volet configuratif du récit, sous le titre de *L'Histoire et le récit* (tome I, partie II)⁵ ; enfin, de la position systématique tardive de l'herméneutique de la conscience historique, traitée dans le septième chapitre de la *Poétique du récit* – dernier du livre – (tome III, partie IV, deuxième section)⁶. D'une manière générale, on pourrait dire que la première question implique une indétermination des structures du monde de la vie pratique, dont les strates symboliques et temporelles ne recevront plus d'élaboration que de manière indirecte et en général inarticulée ; la seconde, une contradiction avec la prétention

¹ « Merci [...] / pour la musique, mystérieuse forme du temps », *Un autre poème des dons* ; Jorge Luis Borges, *Nueva antología personal* (Buenos Aires : Emecé, 1968), 40-43.

² Cf. respectivement Christian Bouchindhomme & Rainer Rochlitz (dir.), « *Temps et récit* » de Paul Ricœur *en débat* (Paris : Cerf, 1990), 187 ; et Paul Ricœur, *La Critique et la conviction, Entretiens avec François Azouvi et Marc de Launay* (Paris : Calmann-Lévy, 1995), 131.

³ L'expression est de Ricœur lui-même dans Bouchindhomme & Rochlitz, « *Temps et récit* » de Paul Ricœur *en débat*, 198.

⁴ Paul Ricœur, *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique* (Paris : Seuil, 1983), 85-129.

⁵ Ricœur, *Temps et récit, 1*, 131-313.

⁶ Paul Ricœur, *Temps et récit, 3. Le temps raconté* (Paris : Seuil, 1985), 300-346. Dorénavant, nous citerons *Temps et récit* en indiquant TR ou directement le volume (I, II, III) suivi de la page.

scientifique de l'historiographie, qui devrait pouvoir justifier son discours comme vrai (ne fût-ce qu'en tant que probable), au-delà, ou mieux en deçà, de son intention réelle ; la troisième, en somme, une tension, voire un conflit, avec la mention poétique désignée comme refiguration, en déplaçant peut-être subrepticement l'herméneutique de la conscience historique au-delà du cercle mimétique. Sans éviter quelques allusions marginales à la deuxième question, dans cette communication je me concentrerai sur les deux autres points, plus importants puisqu'ils touchent directement la portée et le sens du cercle mimétique, et par là même, indirectement, la thèse majeure du livre, à savoir celle de la corrélation temps-récit. Même un herméneute – et à plus forte raison s'il conçoit sa tâche comme la construction de médiations – peut souscrire à l'idée qu'en philosophie l'exposition (*Darstellung*) est la présentation même de la chose⁷.

Ainsi, tel qu'il apparaît dans *Temps et récit*, le cercle mimétique laisse sa dimension préfigurante insuffisamment déterminée, tout en présentant une discontinuité inapparente dans sa dimension refigurante. Les deux questions, il va sans dire, perturbent la cohérence de l'ensemble et ont un impact majeur sur la compréhension du sens et de la portée des réponses aux apories temporelles. Expliquer cette indétermination et tenter de combler la discontinuité n'est pas impossible ; mais cela aurait pour conséquence de faire perdre au récit sa place privilégiée dans l'argument et, par conséquent, de voir dans ladite corrélation une corrélation limitée et qui ne serait peut-être pas la corrélation fondamentale. De façon secondaire, mais comme conséquence directe de ce qui aura été dit, nous discuterons également la place, dans le cercle mimétique, des connecteurs du temps historique, ainsi que de l'acte de lecture. L'horizon de notre réflexion peut se résumer en une question : *Temps et récit* propose-t-il une poétique du temps ou une herméneutique fondamentale ?

1. Le double impact restrictif de la traduction linguistique du cercle mimétique

Pour développer la thèse de la corrélation entre le temps et le récit, Ricœur propose de construire un triple cercle mimétique dont la clé est une relecture du couple *mimèsis-muthos* de la *Poétique* d'Aristote. Mais, à son tour, ce cercle mimétique sera investi des notions linguistiques (ou logico-linguistiques) de sens et de référence du langage, redéfinies en tant que configuration et refiguration du discours narratif, autrement dit en retravaillant au niveau du récit les catégories précédemment utilisées par l'auteur pour comprendre l'énoncé métaphorique, sur la base des analyses de Frege, Husserl et Benveniste⁸.

⁷ C'est la remarque bien connue de Hegel dans la Préface de la *Phénoménologie de l'esprit*. Sur Ricœur comme herméneute des médiations (presque un oxymore) voir I 55, 85-87 ; III 300-301, 349 ; Bouchindhomme & Rochlitz, « *Temps et récit* » de Paul Ricœur en débat, 208. Ricœur marche ici en compagnie de Gadamer comme, disons, hégélien post-heideggerien.

⁸ Pour les diverses formulations de la thèse principale de TR et sa relation mimétique voir I 13, 17, 21, 85, 87, 126 ; III 17, 349 ; pour la détermination linguistique I 11-12, 117-119 ; II 150-151, 233. La corrélation entre récit et temporalité était déjà présentée et élaborée succinctement par Ricœur dans son article « La fonction narrative et l'expérience humaine du temps », *Archivio di filosofia (Esistenza, mito, ermeneutica*, Sritti per Enrico Castelli), 80/1 (1980), 343-367. Pour l'approche poétique de TR,

Cette situation anticipait déjà un décalage entre la triple distinction poétique et le binarisme de la thèse linguistique, qui sera confirmé et renforcé par la structuration corrélatrice des plans épistémologique et ontologique de l'ensemble de la discussion. Ainsi, déjà d'un point de vue formel ou méthodologique, la réélaboration complexe du modèle mimétique à travers les analyses configuratives des parties II et III de TR (correspondant respectivement aux récits d'histoire et de fiction) et refiguratives de la partie IV (deuxième section, intitulée *Poétique du récit. Histoire, fiction, temps*) semble laisser au second plan la dimension préfigurative du récit. En effet, après sa présentation sommaire en tant que premier volet du modèle général de la mimésis dans la première partie du texte (I 87-100), TR ne consacre aucune réélaboration ultérieure à la dimension préfigurative, tant le texte sera dorénavant axé sur les problèmes épistémologiques et ontologiques du discours narratif, c'est-à-dire, dans la terminologie proposée par Ricœur, de configuration et de refiguration du récit. En ce sens, le dessein de soumettre le modèle général de mimésis à « expansion, critique et révision », tel qu'il est annoncé au moment de sa présentation (I 85), ne semble avoir été réalisé qu'en ce qui concerne les deux derniers volets du cercle mimétique⁹.

La question se pose alors de savoir ce que signifie cet oubli de la dimension préfigurative ? Quelles implications peut avoir une telle indétermination du prénarratif dans la compréhension et la construction du cercle mimétique ? Si l'on considère que la clé de voûte de toute philosophie herméneutique est, plus que le sens, la précompréhension du sens, ces questions en paraîtront d'autant plus pressantes.

Or, il y a encore une seconde incidence d'importance due à la captation du poétique par la thèse binaire du sens et de la référence du langage ; il s'agit de la difficulté d'inclure dans la refiguration poétique (donc comme faisant partie de la visée référentielle du récit), l'ensemble des analyses concernant l'herméneutique de la conscience historique (qui engagent un débat propre de philosophie de l'histoire) ; autrement dit, il faudrait que la visée « ontologique » recouvre ou assimile refiguration narrative et compréhension ou interprétation de l'histoire, permettant ainsi

voir l'explication serrée qu'en donne Ricœur dans « Une reprise de *La Poétique* d'Aristote » (1992), *Lectures 2* (Paris : Seuil, 1999), 466-480. Par rapport au langage, l'essentiel a été dit dans *La Métaphore vive* (Paris : Seuil, 1975) 7, 10-11, 88-92, 97-99, 273-279, 384-386 ; on (re)lira aussi toujours avec profit son article « La structure, le mot, l'événement » (1967), *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (Paris : Seuil, 1969), 80-97 (en particulière, 84-85 et 88).

⁹ TR III 349-350. On trouve une confirmation indirecte de ce décalage dans l'article « De l'interprétation », ainsi que dans *Réflexion faite*, où Ricœur résume les thèses de TR en expliquant les dimensions configurative et refigurative du récit, tout en passant strictement sous silence la dimension préfigurative. La situation est quelque peu similaire dans *La Critique et la conviction*, où Ricœur, en reprenant les « deux concepts directeurs » de configuration et refiguration, déclare (dans une simplification aussi claire que frappante) que les *tomes I et II de TR* décrivent « trois pratiques linguistiques » (à savoir : langage ordinaire, récit d'histoire et récit de fiction) qui correspondent à *la configuration*, tandis que le tome III est consacré à la refiguration. Ici donc, la préfiguration semble définitivement disparue, parce qu'engloutie par la configuration. Ou peut-être faut-il interpréter les choses inversement ? En effet, dans ce même texte, Ricœur dira aussi que *tout le cercle de la mimésis* est inclus *dans le langage ordinaire*. Enfin, pour nous tout cela semble un symptôme des difficultés d'exposition et de méthode auxquelles l'auteur a dû faire face dans la rédaction de son long essai sur le temps et le récit. Voir : Paul Ricœur, *Du texte à l'action* (Paris : Seuil, 1986), 13-18 ; *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle* (Paris : Esprit, 1995), 69-75 ; *La Critique et la conviction*, 128-129.

une continuité sans faille entre poétique du récit et pensée de l'histoire. Éprouvant peut-être l'embarras du passage, Ricœur parle alors d'une investigation « de second degré » (III 212). Or, pour le dire avec une expression chère au philosophe, cela ne peut faire plus que nommer le problème. Que signifie, en effet, un tel changement qualitatif dans l'argumentation ? Qu'implique ce dénivelé de la condition historique (de la « dimension de l'agir » – III 301) dans l'économie du modèle poétique ? Et pourquoi le modèle général de mimésis III n'en faisait point mention ? Quel que soit le sens d'un tel changement, le point essentiel, ici, c'est que cette seconde investigation, qui révèle une certaine tension à l'intérieur du cercle mimétique, ne pourrait en aucun cas rester « en dehors » du cercle herméneutique, car cela reviendrait à en soustraire le tout de l'histoire faite et subie. Pour nous, ce passage de la réflexion du premier au second degré touche en fait directement le sens même de l'« ontologique », dont seule une certaine amphibologie permet de dissimuler la discontinuité des analyses développées.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier non plus que le cercle mimétique en tant que tel est le garant de la réplique aux apories temporelles¹⁰. Quelles conséquences ce fond indéterminé de la préfiguration, d'un côté, et ce dénivelé réflexif de l'interprétation de l'histoire, de l'autre, ont-ils alors sur la corrélation poétique du temps et du récit ? Autrement dit, quelle est la portée des répliques aux apories temporelles construites à travers un cercle deux fois dissonant ? Pour trouver un principe de réponse à ces questions, essayons une interprétation de la différence de degré mentionnée dessus, en nous arrêtant un instant sur la question de l'ontologique.

2. L'amphibologie de l'« ontologique » : une discontinuité entre *Poétique du récit* et *Herméneutique de la conscience historique* ?

Repenser la différence de degré entre réflexion narrative et réflexion herméneutique semble alors essentiel pour comprendre la portée et les limites du cercle mimétique. Or, la question ne va pas de soi, car le texte affirme de manière générale la continuité des analyses, qui serait celle du cercle poétique lui-même.

En effet, déjà d'un point de vue formel, la *Poétique du récit* se déploie de façon progressive à travers sept chapitres sans solution de continuité ; ainsi s'accomplirait le plan général de réélaboration du modèle général de la mimésis en parfaissant le cercle dans une poétique – celle de la IV^e partie du texte – entièrement consacrée à la refiguration narrative ; l'herméneutique de la conscience historique s'y inscrirait alors de plein droit, comme la dernière de ses articulations, comme ce que l'on pourrait nommer une herméneutique poétique, et plus précisément encore une herméneutique refigurative¹¹.

¹⁰ Juste avant d'entamer la description du modèle général de mimésis, on trouve cette déclaration très connue de Ricœur, dont la formulation croise un certain hermétisme : « c'est en construisant le rapport entre les trois modes mimétiques que je constitue la médiation entre temps et récit » (I 87).

¹¹ Outre le plan général, certaines déclarations expresses vont dans ce sens de l'aboutissement du cercle et donc d'un seul et même argumentaire : « la fonction narrative, prise dans toute son ampleur [...], se

Or, comme nous l'avons déjà remarqué, Ricœur qualifie ses analyses de la conscience historique comme un changement de niveau de recherche. Cette affirmation, certes dite comme en passant, recevra une lourde confirmation, non seulement d'un point de vue externe (le chapitre 7 est le plus étendu de tous ceux qui composent la *Poétique du récit* : III 300-346), mais essentiellement à partir du critère de base qui fonde cette deuxième navigation, à savoir la reprise par Ricœur de la distinction classique de deux sens du mot « histoire », correspondant aux expressions latines *historia rerum gestarum* et *res gestae*. D'un côté, « histoire » signifie l'*exposition* des événements historiques, le récit (ou plutôt les récits) de l'histoire, bref, l'histoire (toujours diversement) racontée ; d'un autre côté, « histoire » nomme le *cours* des événements historiques eux-mêmes, l'histoire en train de se faire, c'est-à-dire l'histoire faite et subie par les hommes, qui est aussi celle de l'humanité tout entière. On pourrait aussi dire : le langage qui exprime l'histoire, d'un côté ; les faits et les actions qui la constituent, de l'autre. Ce sont les deux sens exprimés par les termes allemands *Historie* et *Geschichte*, le premier convenant au travail des historiens qui écrivent différemment l'histoire ; le deuxième cherchant à comprendre réflexivement l'histoire en tant que « singulier collectif » (III 150).

Mais avec cette distinction posée à la base il est clair que la refiguration narrative ne pourrait égaler cette histoire totale qu'au prix de la suppression de la multiplicité des histoires racontées (et à raconter) dans un seul et unique récit « nécessaire » ; bref, au prix de sa transfiguration en théodicée de l'histoire (et par conséquent, au lieu de correspondre au temps, conduire plutôt à l'annuler, tout comme l'imagination poétique). En réalité, il ne s'agit plus à ce stade de « raconter » l'histoire, ni d'approfondir la poétique du récit ; et la raison en est simple : « la catégorie littéraire du récit est elle-même inadéquate à la pensée de l'histoire » (III 374). Tout compte fait, la condition historique singulière n'est pas une notion narrative mais une notion pratico-réflexive ; une détermination de la *praxis* et non de la *poïesis*. Visant à répondre à la philosophie spéculative de l'histoire, dont elle vient juste de faire le procès dans le chapitre précédent, l'herméneutique de la conscience historique se donne alors pour tâche de décrire l'histoire (le « tout » de son futur, de son passé et de son présent) en élaborant des catégories théorico-pratiques autres que celles de la logique du savoir absolu¹².

Cela dit, c'est pour cette même raison que dans le passage d'un niveau à l'autre de la réflexion, le sens de l'ontologique ne peut rester invariable. Autre est le pouvoir de détection ontologique et de refiguration du temps d'un récit (de toute la série ouverte des récits) ; autre la

définit à titre ultime par son ambition de refigurer la condition historique et de l'élever ainsi au rang de conscience historique » (III 150) ; la question de la totalisation de l'histoire « relève d'une herméneutique de la conscience historique, c'est-à-dire d'une interprétation du rapport que le récit historique et le récit de fiction pris ensemble entretiennent avec l'appartenance de chacun de nous à l'histoire effective, à titre d'agent et de patient » (III 151).

¹² Cf. III 280-299 : « Renoncer à Hegel » (titre du chapitre 6). « Hegel » est encore le premier mot du chapitre 7, qui s'ouvre sur le contrepoint entre « médiation totale » et « médiation ouverte, inachevée, imparfaite », entre *Aufhebung* et « réseau de perspectives temporelles croisées » (III 300). En ce sens, Ricœur a bien anticipé dans ses paroles d'introduction à la *Poétique du récit* – sans peut-être mesurer toute leur portée – que le « nouveau sens » du mot histoire en tant que *Geschichte*, « excède la distinction entre historiographie et fiction » (III 150 ; je souligne). Aussi les auteurs qui lui serviront alors d'inspiration l'excèdent : Hegel, Kosselleck, Gadamer, Foucault, Nietzsche, Habermas.

condition ontologico-temporelle de l'histoire (de la seule histoire vécue par l'humanité). D'une part, l'ontologique demeure dans le circuit précis qui, du texte, en traversant le lecteur, vise le réel pour le refigurer ; d'autre part, l'ontologique concerne la structure temporelle et l'épaisseur historique de l'existence individuelle et communautaire. C'est pourquoi Ricœur peut dire, ne fût-ce qu'une seule fois, que la refiguration historico-fictionnelle est un concept ontologico-épistémologique¹³. Autrement dit, à l'issue du chapitre 5 de la *Poétique du récit*, le cercle est bouclé et recueille le sens configuré et refiguré dans le tout d'un seul et même arc de signification¹⁴. Ce mélange avec l'épistémologique ne saurait en aucun cas se produire avec l'histoire au sens singulier, dont il ne peut y avoir ni connaissance « scientifique », ni théorie poétique, mais seulement une élaboration pratico-dialogique qui comprend le tout de l'histoire comme médiation imparfaite de structures temporelles à l'horizon d'une idée transcendante. La pensée de l'histoire n'est pas un récit, ni une théorie du récit¹⁵. Cette distance entre poétique et herméneutique, entre récits historico-fictionnels et compréhension pratico-politique de l'histoire, est avalisée par la détermination parallèle, dans les *Conclusions*, de deux apories temporelles différentes, auxquelles correspondent deux répliques inégales. La première est une réplique narrative, à savoir un tiers-temps produit en commun par l'historiographie et par la fiction (c'est-à-dire par tous les récits écrits et à écrire, ou mieux, lus et à lire) ; la seconde réplique, quant à elle, est une réponse strictement pratique : elle correspond précisément à la compréhension critico-herméneutique de la *res gestae*¹⁶.

Au total, le changement de niveau de réflexion se concrétise dans le changement de sens de l'ontologique, qui cesse d'être une catégorie poétique, un synonyme de refiguration narrative, pour devenir une détermination foncièrement pratique ; autrement dit, au niveau du chapitre 7 (mais c'est déjà le cas du chapitre 6), l'ontologique n'indique plus une mention narrative à vocation « réelle », mais la structure même de l'histoire effective (III 302-304)¹⁷.

¹³ « Par entrecroisement de l'histoire et de la fiction, nous entendons la structure fondamentale, *tant ontologique qu'épistémologique*, en vertu de laquelle l'histoire et la fiction ne concrétisent chacune leur intentionnalité respective qu'en empruntant à l'intentionnalité de l'autre » (III 265 ; je souligne). D'autres passages montrent ce même chevauchement terminologique et conceptuel au niveau de la refiguration : « l'invention documentaire est encore une question épistémologique », tandis que l'interprétation de la représentance est « ontologique » (III 12) ; c'est la « répétition » qui peut offrir une réponse ontologique aux problèmes « épistémologiques » de la référence croisée (I 128) ; enfin, de l'autre côté, c'est seulement avec le septième et dernier chapitre (c'est-à-dire, avec la condition historique) que l'on « dépasse définitivement » l'épistémologique (III 13). Cf. aussi III 372. Nous reviendrons sur la notion heideggerienne de répétition (*Wiederholung*) en rapport avec la théorie de la lecture.

¹⁴ Enfin, notons encore que les *Conclusions* embrouillent encore un peu le langage en parlant de « plan épistémologique » pour les parties II et III de TR, et de « plan ontique » pour sa partie IV (III 350), ce dernier terme ne jouant absolument aucun rôle tout au long des analyses de TR.

¹⁵ III 300, 369, 372.

¹⁶ III 351, 374.

¹⁷ « C'est un fait que nous n'avons pas usé ouvertement de catégories narratives, au sens strict du genre narratif, soit oral, soit écrit, pour caractériser l'horizon d'attente, la transmission des traditions passées et la force du présent » (III 372). Et Ricœur de continuer : « on peut donc légitimement demander si la

Or, une fois cette discontinuité entre refiguration poétique et condition historique mise en évidence, on ne sait toujours pas quelle place correspond à la condition historique par rapport au cercle mimétique, ou quel serait alors leur rapport. Nous savons seulement que la notion de refiguration narrative ne recouvre pas le sens de la notion de condition historique, parce qu'aucune catégorie poétique ne peut correspondre au faire de l'histoire. Mais il est clair aussi que la condition historique ne peut non plus occuper une position extrinsèque par rapport au tout du cercle herméneutique. Quel est alors le destin de l'ontologique dans *Temps et récit* ?

3. La circularité poétique et l'épaisseur historico-ontologique de mimésis I

De ce qui vient d'être dit, il semble donc découler que le cercle mimétique souffre d'une double insuffisance : dans la mesure où elle reste toujours l'ébauche du modèle général, la préfiguration attend en vain une « expansion, critique et révision » (I 85) capables de rendre plus concrète son indétermination première ; pour sa part, la refiguration reste incapable d'intégrer en soi l'ontologie herméneutique, car elle exige une réflexion méta-poétique visant l'unité temporalisante de l'histoire. Faut-il considérer cette double insuffisance comme une double impasse ? Nous ne le pensons pas ; et nous essayerons par la suite de suggérer une issue à ce qui apparaît comme le principal embarras systématique de *Temps et récit*.

Si double est le problème, unique semble la réponse : *faire du préfiguratif le lieu même de la conscience historique*, concevoir ensemble précompréhension de l'action et ontologie de l'histoire, bref, faire de la description de l'action le noyau de l'histoire et de l'interprétation de l'histoire l'horizon de l'action. Mais n'est-ce pas là le sens même de la circularité mimétique, qui, partant de la praxis, se dirige vers la praxis, à travers un récit ? Pas tout à fait, car justement le texte s'insère *entre* ces deux pôles (ou perspectives) de la vie ; le récit – disons-le encore une fois – est *mimésis* d'action ; c'est *parce qu'il* imite l'action, qu'il peut *alors* la refigurer. Or la condition historique ne peut devenir l'« aval » refiguré de la narration que si elle opère déjà comme source, comme sens déjà donné (ou predonné), et donc comme l'« amont » du poétique : la *res gestae* ne peut être, au sens primordial, que *préfiguration*. Dans l'expression *mimésis praxeôs*, la condition historique est tout bonnement cette praxis qui *peut* devenir fable, qui rend l'imitation *possible* parce qu'elle correspond à cet agir toujours déjà là, avant d'être (partiellement) modifiée par l'intrigue ; en d'autres termes, le faire de l'histoire s'offre au premier chef comme condition de possibilité du poétique¹⁸. En ce sens, le tout de l'histoire ne peut être absent des structures du monde précompris de l'action ; c'est au fond la condition herméneutique primaire du cercle mimétique lui-même. De ce fait même, mimésis I atteint alors ainsi la détermination concrète, l'« expansion, critique et révision », que la suite de *Temps et récit* avait seulement réservé aux deux autres volets poétiques. Certes, la fonction pivot du récit empêche le cercle mimétique d'égaliser le cercle herméneutique ; mais la dimension préfigurative du récit ne peut être différente de la précompréhension herméneutique, car elle est

pensée historique ne nous a pas fait sortir des limites du récit » (III 372). Sa réponse nuancée, à travers la distinction entre « raconté » et « racontable » (III 374), sera plutôt négative, une telle distinction redresse-t-elle ou souligne-t-elle la dissymétrie réflexive ? Elle est en tout cas peu convaincante et reste en contradiction avec le contenu même des analyses menées le long du texte.

¹⁸ Cf. I 60 n.2, 76-77, 93 ; II 94, 109, 112.

strictement « universelle ». Encore une fois : l'histoire effective ne peut se trouver au-delà du récit, si elle n'opère pas d'abord en deçà et comme condition *sine qua non* de toute production narrative ou symbolique en général. Mais ce texte qui est *Temps et récit* n'en a-t-il pas décidé autrement ? Si notre hypothèse est correcte, il ne l'aurait fait que de façon formelle et non substantive.

Le mot « praxis » constitue le meilleur témoin et l'emblème de l'entrelacs proposé. En effet, la description phénoménologique du monde de l'action humaine, enjeu de mimésis I, ne diffère pas essentiellement de celui de la compréhension herméneutique de la conscience historique. Certes, d'un côté, la réflexion vise quasi exclusivement le niveau de l'action individuelle, tandis que, de l'autre, c'est l'histoire commune qui est interrogée et décrite. Or cette différence s'explique du fait même de la structuration *de fait* du cercle mimétique, qui impose une certaine divergence d'orientation aux analyses : d'un côté, cherchant à repérer les aspects de la praxis qui opèrent comme *source d'un récit*, le volet préfiguratif saisit l'action en tant que « quasi-texte » (I 93) ; pour sa part, essayant de *répondre* à la philosophie de la *Weltgeschichte*, la pensée de l'histoire entreprend une interprétation de l'histoire en tant que « procès pratique de totalisation » (III 360). Or, de ce fait même, rien n'empêche la convergence du pré-textuel et de l'historique, dont les analyses respectives ont toujours affaire avec un « parcours d'action » (III 373). Finalement, les extrémités du cercle « poétique », en deçà du récit et au-delà du réfiguratif, ne font qu'élaborer tour à tour cette dimension indisponible de l'herméneutique philosophique qui est la précompréhension du monde « pratique »¹⁹.

Mais peut-on vérifier cette proposition d'intégration globale dans des moments plus concrets ? Pour répondre à cette question, nous prendrons comme fil conducteur les trois dimensions qui caractérisent le plan préfiguratif selon le modèle général de mimésis I, et nous tenterons de voir si la conscience historique est susceptible de leur correspondre. Ces structures, on s'en souvient, étaient au nombre de trois : *langage*, *symbolisme* et *temporalité* de l'agir (I 87-88).

En premier lieu, l'herméneutique de la conscience historique, installée elle aussi et par définition dans la « dimension de l'agir » (III 301), met à distance encore une fois le langage descriptif de la nature, pour adopter alors celui de l'action, qui renferme faire et pâtir. Comment parler sinon (avec Koselleck) d'horizon d'attente et d'espace d'expérience (et de la *tâche* qui en découle – III 313) ? Ou encore, d'*être-affecté-par-le-passé*, et de « rapport d'appartenance » (*Zugehörigkeit*) (avec Gadamer)²⁰ ? D'ailleurs, l'« initiative », véritable charnière qui concentre le présent pratique, la volonté et la promesse, n'est qu'une action, soit individuelle, soit collective (III 332-339). Enfin, ces expressions presque figées dans TR d'« histoire faite et subie » (III 13) et d'« histoire à faire » (III 345), voire de *res gestae*, ainsi que d'autres notions qui accompagnent et enchainent la description de la condition historique, ne peuvent que s'inscrire aussi dans ce même registre sémantique : « expérience », « habitus », « espoir », « vouloir », « devoir », « décision

¹⁹ En lisant la *Poétique* d'Aristote sous le signe de l'imitation de l'action, Ricœur avait lui-même remarqué, d'un côté, la transposition des catégories éthiques dans les productions tragiques (c'est le langage de la praxis qui, métaphorisé, parle toujours dans la tragédie), et, de l'autre, la source *mythique* des textes tragiques (la « culture », la « tradition ») (cf. I 77-79). En un certain sens, nous ne faisons que suivre jusqu'au bout cette remarque que le modèle général de la triple mimésis laissera sombrer dans l'oubli.

²⁰ III 13-14, 150-151, 313-314, 329 ; cf. Paul Ricœur, « La tâche de l'herméneutique : en venant de Schleiermacher et de Dilthey », *Du texte à l'action*, 96 ; « Herméneutique et critique des idéologies », *Du texte à l'action*, 335.

responsable », « espace public », « pacte social », « oubli », etc.²¹. En second lieu, c'est l'analyse de l'efficacité ou « travail de l'histoire » (*Wirkungsgeschichte*) (III 314) qui fournit l'horizon propre de tout symbolisme de l'action, à savoir – selon les notes de mimésis I : *des signes publics, règles interprétatives, normes prescriptives et valeurs* ; et le lien est on ne peut plus explicite lorsque, en évoquant les traditions, c'est-à-dire cet ensemble de contenus historiquement transmis, hérités, interprétés et institués – et dont l'exemple par excellence est « la grande institution » du langage (III 321) –, on les caractérise très précisément comme un « ordre du symbolique » (III 328)²². Enfin, le « jeu de renvois entre attente, tradition et surgissement intempestif du présent » (III 151) n'est que la transposition, réélaborée au niveau de l'histoire, du temps phénoménologique de l'action, c'est-à-dire, du temps « avec présent ». En fait, cette affinité n'a rien d'étonnant vu que les analyses se réclament toutes les deux d'une seule et même source d'inspiration, à savoir, la compréhension extatique de la temporalité de *Sein und zeit*²³. Ici, la réciprocité entre précompréhension et ontologie herméneutique est même directement montrée lorsque le présent historique du « je promets » est décrit comme charnière intersubjective entre le « je peux » de l'initiative individuelle et la « force du présent » de l'initiative collective (I 95 ; III 335-336). Mais il est aussi évident que l'horizon d'attente et l'être-affecté-par-le-passé expriment au niveau de la conscience historique ce que le futur du projet et le passé de la motivation signifient eu égard à l'action individuelle. En somme, la médiation imparfaite de l'unité de l'histoire fait écho à l'ordre du triple présent de la praxis quotidienne. Et même lorsque l'ontologie de l'histoire, en postulant une idée cosmopolite comme « tâche » pour l'humanité tout entière, semble prendre congé de l'ordre descriptif de l'action, cette orientation normative reste au fond le symbole utopique de toute action partagée (III 369-371). C'est aussi pourquoi la possibilité d'affronter la crise du présent n'a de sens que par référence à un monde pratique au visage éthique : l'action peut donc assumer la tâche concrète de surmonter conjointement la conservation appauvrissante de l'héritage et la fuite illusoire des attentes ; autrement dit, d'ouvrir, en agissant, la possibilité du passé et la réalité de l'avenir²⁴. Enfin, c'est encore là, dans ce monde culturel en tension éthico-politique, que l'on peut « juger » de la vérité présumée de la tradition, en ouvrant un espace public de discussion mettant en cause signes, règles, normes et valeurs, dans une activité dialogale toujours renouvelée, voire différée sans limites, parce que sans *res iudicata*. En conclusion, de l'action sensée au devoir collectif (et à la limite, universel),

²¹ Cf. III 301, 302, 306 n ; 307, 325-329, 338, 370.

²² Cf. Ricœur, *Du texte à l'action* 98, 338, 342-343, 346-349. La seule phrase de mimésis I qui fait mention de la tradition constitue à elle seule une bonne anticipation de nos deux premières notations : « comprendre une histoire, c'est comprendre à la fois le langage du "faire" et la tradition culturelle de laquelle procède la typologie des intrigues » (I 91 ; je souligne). Aussi en décrivant le modèle de mimésis II (mais en rendant poreuses ses frontières : vers mimésis III selon l'avis de l'auteur ; vers mimésis I selon le nôtre), Ricœur indique expressément la relation entre le schématisme de l'imagination et la tradition. Cf. I 106-109.

²³ Et donc, à l'arrière-plan, la *distentio animi* augustinienne. Cf. I 96-100 ; III 151 ; cf. III 102-130. Vid Martin Heidegger, (1927) *Sein und zeit* (Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 1967), § 65-66 ; cité SZ.

²⁴ Une telle action, qui vise la « tension productive » de la conscience historique, peut alors bien recevoir la qualification de « stratégique » et « résistante ». Cf. III 311-313, 338-339, 370.

en passant par une action à plusieurs (libre, critique, responsable), c'est le tout du chemin qui définit l'horizon de la raison pratique²⁵.

Nous nous arrêtons ici. Ces annotations n'ont d'autre but que de servir d'indice non exhaustif des corrélations possibles entre mimésis I et l'herméneutique de la conscience historique, dont une lecture croisée semble pouvoir justifier sommairement leur intégration conceptuelle, en reconnaissant alors ainsi dans la dimension préfigurative la profondeur de l'horizon historico-culturel, tout en retrouvant pour la conscience historique la place dans le cercle mimétique qui semble mieux lui correspondre au sens herméneutique.

4. La place instable des « connecteurs » du temps historique et l'acte de lecture

La réorganisation proposée du cercle mimétique nous semble pallier la difficulté systématique majeure de *Temps et récit*, mais seulement celle-là. Avant de clore cette communication, nous voudrions indiquer deux autres thèmes qui, présentés eux aussi dans les analyses de la refiguration poétique, nous paraissent une fois de plus correspondre davantage au volet préfigurant de mimésis I. Nous nous référons d'une part aux « connecteurs » du temps historique, et, d'autre part, à l'acte de lire, traités respectivement dans les chapitres 1 et 4 de la *Poétique du récit*.

En premier lieu, les connecteurs du temps historique (calendrier, succession des générations, trace), systématiquement placés dans le premier chapitre refiguratif²⁶, ont des liens évidents avec les structures pratico-pragmatiques du monde de l'action, et cela est d'autant plus le cas si la dilatation historique de mimésis I proposée ci-dessus est acceptée. Après tout, le *calendrier* est un artefact, un faire « artistique » non verbal, en d'autres termes une production technique et non poétique, non pas la composition d'une intrigue mais bien la « construction d'un appareil » (III 267)²⁷ ; aussi la *succession des générations* se tient en marge de toute composition poétique ; elle constitue tout simplement un lien *vital* tant biologique que symbolique, une chaîne « *des agents historiques* » qui rythme l'histoire et la tradition et sous-tend la dialectique d'héritage et innovation ; elle fait de l'histoire une « totalité liée par la continuité » (III 161-164)²⁸ ; enfin, la *trace* est moins et

²⁵ Le lien semble alors fort entre ces indications de philosophie de l'action de TR et le texte de Ricœur « La raison pratique » (1979), *Du texte à l'action*, 237-259, ainsi que, bien évidemment, avec *Soi-même comme un autre* (Paris : Seuil, 1990), où la narration deviendra « une transition naturelle entre description et prescription » (200).

²⁶ III 153-183.

²⁷ Prenant donc le poétique au sens strict de productions dans le langage (une tragédie, une épigramme, un discours rhétorique, etc.) ; par contre, autre est le « génie inventif » du calendrier et du gnomon ; III 266-267 ; cf. aussi III 225, n.2.

²⁸ Déjà pour Kant – et la remarque de Ricœur nous semble décisive du point de vue de la praxis – le terme « génération » exprime « l'ancrage de la tâche éthico-politique dans la nature » (TR 161). « Lien vital » (« cohésion de vie » – III 107) traduit le *Zusammenhang des Lebens* de Dilthey ; « il n'est pas niable que quelque chose d'important est dit ici », commente Ricœur (III 108). Rappelons que Heidegger reprend cette notion diltheyenne au moment très précis de traiter de la *Geschichtlichkeit* (historialité),

plus qu'un récit, elle est un « objet » culturel, une marque et un passage, une chose visible ici et maintenant et un signe du disparu parce que sombré dans le passé ; elle correspond en même temps au plan physique et sémiologique, aux rapports de causalité et de signifiante : chose parmi les choses, et signe parmi les signes, elle signifie à *vide* qu'un être vivant, voire une chose, « a agi » en laissant une marque ; « un vestige », « effet-signe », « support » tant dur et durable qu'énigmatique, elle demande « interprétation » (III 175-176) ; elle n'est pas une narration historique, mais bien sa condition (empirique) de possibilité : « le réquisit – dit Ricœur – de toutes les *productions* de la pratique historique » (III 171)²⁹. Enfin, disons que ce sera au moment de tirer ses conclusions sur l'être-affecté-par-le-passé, que Ricœur « répétera » sa réflexion sur la trace, le document, la suite de générations et le calendrier, dans le but d'y montrer *leur lien avec la tradition*³⁰.

Au total, ces trois « connecteurs » devraient avoir leur lieu de discussion naturelle en tant que structures temporelles de signification et composants immédiats de la vie intersubjective, avant, et en marge, de toute configuration narrative. Cela explique pourquoi un doute accompagne

dont il remarquera la parenté sémantique avec *Geschichte* (et aussi avec *geschehen*, « devenir-historial ») ; vid SZ §72, 373 ; §75, 390 ; et le commentaire de Ricœur dans TR III 107-119 ; 164-165. Aussi les remarques de Ricœur autour de la notion de « génération » selon Mannheim (*verwandte Lagerung*, « apparemment par localisation » ; *Generationszusammenhang*, « lien de génération ») vont dans ce même sens pre-narratif, tout comme celles de la phénoménologie de l'être social « anonyme » selon Schutz (le monde social quotidien étant celui des « médiations symboliques ») ; III 163-168. La conclusion de Ricœur confirme l'empreinte pratico-ontologique des analyses : « l'enrichissement que le concept de génération apporte à *celui d'histoire effective* est donc plus considérable qu'on ne pourrait soupçonner » (III 161-162 ; je souligne). Dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris : Seuil, 2000) la connexion de vie reprendra sa place en lien avec la *Geschichtlichkeit* (traduit alors par « historicité » – 480 sq.), et Ricœur évoquera la succession des générations, qualifiée d'« expérience forte », en rapport avec la mémoire collective (le tout sous le chapitre de la *Condition historique*).

²⁹ C'est à ce moment que Ricœur anticipe le changement de niveau de l'investigation : « c'est de ce réquisit que la réflexion sur la conscience historique repartira pour son investigation de second degré » (III 171). Le fera-t-elle vraiment ? Plutôt elle prendra appui sur la structure temporelle de l'existence, pour chercher alors à dire la condition historique dans des catégories historico-temporelles où la trace trouvera à son tour aussi une place. Soulignons en tout cas que la trace est cet indice présent et passé du monde de la vie, où se croise toute la problématique du sens et de l'interprétation, accrue par une référence d'impossible remplissement (cf. III 176). Entre intentionnalité et matérialité, la trace reste le symbole d'une rencontre souhaitée avec l'autre, qui reste absent. Cf. III 171. Ce niveau pre-narratif de l'analyse explique aussi que la discussion se concentre finalement autour de la notion heideggerienne d'historial-mondain, et donc des rapports entre intratemporalité et concept vulgaire du temps, entre l'existential et l'empirique : le temps de la trace reste « *homogène au temps calendaire* » (III 179 ; cf. III 180-181 ; 183).

³⁰ III 331-332. Quelques lignes suffisent pour expliquer que « connecteurs » et tradition doivent être pensés ensemble : « entre trace *laissée* et parcourue et tradition *transmise* et reçue, une affinité profonde se révèle » ; « le document est collecté et conservé. À ce titre, il relie trace et tradition. Par lui, la trace fait déjà tradition » ; « la tradition est à rapprocher de la *suite des générations* : elle souligne le caractère hyper-biologique du réseau des contemporains, des prédécesseurs et des successeurs, à savoir l'appartenance de ce réseau à l'ordre symbolique » ; enfin, « c'est aussi le *temps calendaire* qui entre dans la mouvance du phénomène de la tradition. Cette articulation est visible au niveau du moment axial » (III 331). Dans tout cela, le temps est omniprésent, tandis que le récit n'est point mentionné.

constamment la lecture de ce premier chapitre de la *Poétique du récit* : qui opère ici la refiguration du temps ? S'agit-il du récit ou des « connecteurs » ? Lesdits connecteurs, ne croisent-ils pas, préalablement à tous les usages que les historiens (et les romanciers) sont susceptibles d'en faire, les diverses perspectives du temps : cosmologique et psychologique, successif et total, quotidien et nombrable ? N'est-ce pas ce que Ricœur voulait signifier en les appelant justement « connecteurs » ? Seul le manque d'une détermination plus concrète de la dimension préfigurative du cercle mimétique, conséquence de la thèse duale du langage, semble avoir conduit à l'inclusion de ces connecteurs du temps « daté » dans mimésis III, puisqu'ils ne sauraient être, évidemment, l'intrigue elle-même³¹.

D'un autre côté, *Temps et récit* réserve une place précise au traitement de la lecture comme avant-dernier chapitre de l'ontologie épistémologique ou narrative (chapitre 4 de la *Poétique du récit* ; III 228-263). La lecture, en tant que moment post-configurant, semble naturellement correspondre à la dimension refigurative du cercle mimétique : il n'y a de lecture *que parce qu'il y a du texte*. Cependant, les relations sont plus complexes qu'un simple ordre *avant/après*, au point que la logique herméneutique inverse la chronologie : il n'y a de texte *que parce qu'il y a de la lecture*. En fait, en tant que « médiation » entre le monde textuel et le monde vital, la fonction refigurante de la lecture comporte une certaine amphibologie : « c'est seulement *dans* la lecture que le dynamisme de configuration achève son parcours. Et c'est *au-delà* de la lecture, dans l'action effective, instruite par les œuvres reçues, que la configuration du texte se transmute en refiguration » (III 230). Cette double orientation exprime le fait que la lecture n'est pas une opération supplémentaire qui viendrait « après » le texte ; elle est à la fois texte et plus que texte ; non seulement refiguration mais aussi, en quelque sorte, configuration : *le texte est la lecture du texte, la lecture est le texte interprété*. Cependant, même cette dialectique de texte lu et de lecture textuelle ne semble pas suffire pour exprimer tout le sens de l'« au-delà » de la lecture, qui assimile refiguration et « action effective », qui fait de la lecture *un texte en action*. La révélation et la transformation de mimésis III est par essence *pratique* : la lecture est un « faire » (I 86), une action qui transforme l'action, à savoir l'activité des hommes dans leur monde vital, qui devient autre, différente, insolite ; et le lecteur, en ayant déjà « un pas hors de la structure du texte » (III 249), est un lecteur lui aussi « effectif » ou « réel », un sujet agissant, ou, selon l'expression classique de la phénoménologie, un lecteur « en chair et en os » (III 249). Le lecteur exprime ainsi l'incarnation active du sens, l'attitude signifiante et corporelle du sujet par rapport au monde ou, dit en termes herméneutiques, l'être-au-monde

³¹ Profitons au passage pour dire aussi un mot sur l'« l'histoire-science », que nous évoquions dans l'introduction de cette communication. Outre sa condition de marque offerte à l'interprétation, la trace, en tant que document du passé, est le véritable garant de la prétention scientifique de l'histoire, de la « vérité » de ses affirmations visant (en absence irrémédiable) les choses qui se sont « effectivement passées » (219, n.1). En ce sens, l'épistémologie de l'histoire ne peut que déborder l'épistémologie de la configuration narrative, qui par principe méthodologique déconnecte les références réelles et s'en tient au domaine imaginaire du « comme si ». D'où les vains efforts de TR pour échapper aux thèses narrativistes sous le cadre configuratif « irréel » de mimésis II : parler de « lien indirect », quasi-intrigue, quasi-personnage ou quasi-événement (I 134, 269, 275, 313), plus qu'une analogie réaliste, s'est avéré être une figure de style. Enfin, que TR présente les connecteurs dans mimésis III (même à tort) constitue une reconnaissance tardive d'une stratégie épistémologique insuffisante dès le départ par rapport à l'historiographie. MHO résoudra presque toutes ces difficultés avec une profonde reformulation de la méthode d'exposition, en distinguant, d'un côté, l'épistémologie de l'histoire (y compris écriture, preuve, documents et représentation) et, d'un autre, l'ontologie herméneutique de l'histoire.

comme structure de l'existence antérieure à toute détermination prédicative explicite. C'est donc au niveau phénoménologique et herméneutique *fondamental* que s'inscrivent les analyses du monde du lecteur de la *Poétique du récit*. Ricœur peut alors bien déclarer que la lecture est une « expérience *vive* » (III 247)³².

C'est pourquoi mimésis III correspond, comme la présentation du modèle général l'anticipait déjà expressément, au concept herméneutique d'*application* (*Anwendung*), mis en relief par Gadamer dans *Vérité et méthode* (I 109). Cette remarque est décisive, puisqu'elle montre la prétention fondamentale – et comme nous le verrons, la véritable portée – de la théorie de la lecture de *Temps et récit*. L'application, dit Gadamer dans *Vérité et méthode*, est inhérente « à tout acte de comprendre » ; elle constitue même « le problème central de toute l'herméneutique³³ ». Pourquoi cette centralité ? Puisqu'elle constitue très précisément le point d'articulation entre interprétation et action. *L'application est l'action qui interprète les sens ; l'action interprétante est application de sens*. Ce n'est pas un hasard si l'élaboration de l'*Anwendung* est suivie, dans *Vérité et méthode*, par une relecture de l'éthique d'Aristote centrée sur le savoir pratique ou *phronésis*³⁴. C'est précisément cette même condition *pratique* de l'application que Ricœur met en évidence dans l'acte de lecture, qui lui aussi est un faire, une action. En aucun cas l'analyse de l'acte de lecture ne peut être alors considérée comme secondaire ou marginale par rapport au problème général de l'interprétation ; et elle n'est pas davantage quelque chose de partiel. L'action de lire un texte correspond plutôt à l'exemple même, au cas par excellence, d'une action qui interprète le sens ; elle est cette expérience témoin du sens ontologique de l'application herméneutique³⁵. C'est parce qu'elle se déploie comme action effective que la lecture, et donc l'application, peut être dite « hors du texte ». Cette condition ontologique de la *subtilitas applicandi* de l'herméneutique textuelle semble même renforcée par le choix terminologique de Ricœur, qui préfère, pour sa propre réflexion, le terme

³² Aussi en commentant la *Poétique* d'Aristote, Ricœur parle d'un « spectateur *de chair* capable de jouissance » (I 82 ; je souligne). L'expression « en chair et en os » traduit le terme husserlien *leibhaftig* (apparenté étymologiquement à *Leib*, corps vivant, et caractérisant phénoménologiquement l'apparaître des objets dans la perception). Cf. Edmund Husserl, (1913) *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*, I, *Husserliana* III/1 (Den Haag : M. Nijhoff, 1952), trad. de Paul Ricœur : *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pure* (Paris : Gallimard, 1950) §42 et §136. Voir : Heidegger, *SZ*, § 31-33, et les notations de Ricœur dans « De l'interprétation », *Du texte à l'action*, 27-28. Rappelons que « vie » c'est le terme employé par Ricœur pour nommer les extrêmes mêmes de l'arc herméneutique, « qui s'élève de la vie, traverse l'œuvre littéraire et retourne à la vie » (III 229, n.1). Vers la fin du tome II, Ricœur utilise l'expression « monde de vie du lecteur » ; *vid* Paul Ricœur, *Temps et récit*, 2. *La configuration dans le récit de fiction* (Paris : Seuil, 1984), 234.

³³ « Das zentrale Problem der Hermeneutik überhaupt » ; Hans-Georg Gadamer, (1960), *Wahrheit und Methode, Gesammelte Werke 1, Hermeneutik I* (Mohr : Tübingen, 1986), 312 (dorénavant WM), trad. fr., *Vérité et méthode* (Paris : Seuil, 1996).

³⁴ Cf. « Die hermeneutische Aktualität des Aristoteles » (WM 317-329) ; ensemble avec le chapitre consacré à l'application, qui ouvre la discussion (« Das hermeneutische Problem der Anwendung », WM 312-316) et un troisième et dernier chapitre consacré à l'herméneutique juridique, ces trois sujets sont traités par Gadamer sous le titre de « Reconquête du problème fondamental (*Grundprobleme*) de l'herméneutique ».

³⁵ Cf. III 321.

d'*appropriation*, dont la connotation est plus clairement existentielle et qui traduit les termes allemands *Aneignung* et *Zueignung* utilisés par Heidegger dans *Être et temps*. En somme, la lecture étant application ou appropriation, le sens interprété se fait chair dans le lecteur et devient sa *propre manière d'agir dans le monde*³⁶.

Cette percée phénoménologique et herméneutique de la théorie de la lecture fait que les analyses *effectivement* élaborées dans *Temps et récit* dépassent largement l'objectif attribué au chapitre 4 par la *Poétique du récit*. Comme on le sait, après la description du monde passé *du récit historique* du chapitre 3 (qui débouche sur l'énigme de la « représentance »), le chapitre 4 a pour objectif « parallèle » celui de décrire la médiation opérée par la lecture entre monde fictif et monde réel, afin de déterminer les effets de sens caractéristiques *du récit fictif*. Or, le chapitre 4, loin de décrire ces effets, analyse en fait la lecture par rapport à l'œuvre d'art en général, et on aborde même, pour ce faire, des questions générales de phénoménologie et d'herméneutique, qui sont évidemment *aussi* applicables dans le cas de l'interprétation d'une fable, mais qui ne se limitent pas à cette dernière. En fait, les effets propres du récit de fiction seront mieux précisés au chapitre 5, dernier de la série narrative, lorsqu'il s'agira de décrire « l'entrecroisement » de l'histoire et de la fiction, et plus précisément, la « figurativité » du passé (III 270)³⁷. Ce surplus théorique et cette inconséquence topologique de la théorie de la lecture de *Temps et récit*, Ricœur lui-même les reconnaîtra, d'une certaine façon, en nous rappelant que l'on n'est pas moins « lecteurs d'histoire »

³⁶ « L'appropriation est la catégorie existentielle par excellence », écrit Ricœur dans *Herméneutique philosophique et herméneutique biblique, Du texte à l'action*, 130 ; cf. aussi 54 et 116. Le début du § 34, 160 d'*Être et temps* met en stricte correspondance interprétation (*Auslegung*) et appropriation (*Zueignung*) ; cf. aussi SZ § 32, 150, § 33, 158 ; l'appropriation originaire (*die ursprüngliche Zueignung*) s'oppose, comme possibilité de la compréhension, au bavardage (*das Gerede*) (§ 35, 168) ; aussi parle Heidegger d'*Aneignung* originaire de la tradition (§ 44, 220). Dans le chapitre IV (intitulé : « L'appropriation ») de son cours « *Herméneutique* » de 1971-1972 à l'Université de Louvain, Ricœur disait : « La lecture libère quelque chose comme un événement » ; « *en tant qu'appropriation, l'interprétation devient un événement* » (édition online du FondsRicœur, 2013), 129 (je souligne). C'est bien par rapport à cette discussion phénoménologique et herméneutique radicale qu'intervient alors la reprise, dans *Temps et récit*, des analyses esthétiques d'Ingarden et d'Iser, de « l'objet littéraire » (donc pas seulement du récit) en tant qu'objet imaginaire, et de la lecture comme « jeu d'attentes », ou « de retentions et protentions », c'est-à-dire à partir d'une description phénoménologique temporelle caractéristique de tout rapport intentionnel à un objet (offrant même une réinterprétation de la notion husserlienne de synthèses passives ; cf. III 245-246 ; voir en particulier la note de la page 245, qui décrit le geste phénoménologique *fondamental* de la *Wirkungstheorie* d'Iser, que Ricœur met en corrélation avec celui de Sartre et de Dufrenne) ; c'est encore à ce niveau que se tient l'ensemble de la discussion de Jauss, en puisant également certains concepts centraux de la phénoménologie de Husserl (notamment celui d'« horizon d'attente » – III 251 ; cf. Husserl, *Ideen I*, § 27), ou en discutant ceux de l'herméneutique philosophique de Gadamer (et donc indirectement aussi de Heidegger), tels que *Wirkungsgeschichte*, tradition, fusion d'horizons, etc., le tout dans le but d'élaborer une *Rezeptionstheorie* concernée avec « l'art et la littérature » (donc, aucunement restreinte aux seuls récits ; l'exemple pouvant être tant *Don Quichotte* que l'œuvre de Mallarmé ou de Lautréamont ; voire celle de Picasso – III 239, 251, 252 ; cf. III 250-254). Enfin, peut-on imaginer quelque chose de plus éloigné d'un récit que « la peinture *la moins figurative* » ? Eh bien, c'est justement le dernier exemple que Ricœur nous offre pour illustrer sa théorie refigurative *du récit* (III 263 ; je souligne).

³⁷ *Voir-comme ; lire-comme ; fonction d'unicité* d'événements inégaux par l'horreur ou la fascination. Ces trois effets fictifs opèrent également et de plein droit – c'est la thèse de Ricœur – en répondant à la représentance du passé du récit d'histoire, qui serait ainsi quasi-fictive ; cf. III 270-275.

que de roman (III 265)³⁸. En un mot, l'« équivalence » (III 150) ou « parallélisme » (III 229) entre représentance et application est une correspondance forcée (et au fond inexistante). L'acte de lecture dépasse la distinction entre textes historiques et textes de fiction parce qu'il correspond également à l'un et à l'autre, parce qu'il opère comme leur condition de possibilité : aussi le lecteur d'histoire « voyage » à travers le texte, dont il se réjouit et apprend, qu'il interprète et s'approprie. L'expérience (herméneutique) de l'art en général n'est point différente ; c'est le destin même de toute interprétation et de toute application.

Cela dit, si l'on tient compte de ce caractère radical de la discussion herméneutique sous le signe de l'application, on pourrait dire que *Temps et récit* élabore la théorie de l'acte de lecture à deux niveaux différents, dont un seul correspond à la refiguration narrative au sens strict. D'une part, une *théorie générale de la lecture* révèle l'acte de lire comme exemple de l'acte même d'interprétation du sens (lecture comme acte essentiel du cercle herméneutique : refiguration comme *applicatio* ou *appropriation*) ; d'autre part, une *théorie spéciale de l'acte de lire narratif*, comme description d'effets conjoints produits par la lecture de récits historiques et fictionnels (lecture comme acte caractéristique du cercle poétique : refiguration comme *entrecroisement mythique*). Dans *Temps et récit*, c'est le chapitre 4 qui élabore essentiellement la théorie générale de la lecture, alors que le chapitre 5 développe la théorie proprement narrative³⁹. Mais alors, si l'application n'est aucunement le pendant de la représentance (et si les effets propres du récit de fiction sont mieux traités ailleurs), quelle place devrait correspondre à la théorie générale de la lecture du chapitre 4 dans le schéma général du cercle mimétique ?

Comme dans le cas de l'histoire effective, ce lieu ne peut qu'être celui de mimésis I. Paraphrasant Ricœur lui-même, ce n'est qu'en « dérégionalisant » sa théorie de la lecture que l'on pourrait saisir sa portée herméneutique « universelle ». C'est en relation avec le monde culturel environnant, que se posent d'emblée les enjeux fondamentaux de la « dicibilité » et de la « lisibilité » des choses (d'un geste, d'une action, d'un discours, d'une image, d'une œuvre d'art,

³⁸ Ce que Ricœur dit du monde de la fiction, on peut alors aussi le dire, *mutatis mutandis*, de tout texte historique : pris à part de la lecture le monde de la représentance reste une transcendance dans l'immanence dont le statut ontologique est en suspens, en attente de lecture. Cf. III 149, 230. La remarque va même plus loin : « toute graphie, dont l'historiographie, relève d'une théorie élargie de la lecture » (III 265).

³⁹ Il aurait été plus conforme au rythme pendulaire proposé par le schéma général de mimésis III de traiter séparément histoire et fiction, en thématissant d'abord leurs différentes positions (ou thèses) mondaines avec leurs effets respectifs : d'un côté, *le monde posé comme passé réel* (récit refigurant de l'histoire : représentance, dialectique même-autre-analogue, dette ; emploi de verbes au passé, vraisemblance épistémique, énigme) ; de l'autre, *le monde posé comme simplement imaginé* ou « métaphorisé » (récit refigurant de fiction : auteur impliqué, lecture « dans » le texte, « se figurer-que », voir-comme, lire-comme, fonction d'« unicité ») ; puis, de déployer la théorie de la lecture *narrative* en tant que telle, comme acte d'entrecroisement des intentions référentielles respectives, c'est-à-dire des effets de l'un, comme des effets *aussi* de l'autre ; de la représentance *lue* comme quasi-fictive, et de la fable *lue* comme quasi-historique ; et de toutes deux, en somme, en tant que refiguration croisée historico-fictive du monde pratique, qui est toujours à la fois imaginaire, historique et réel. Or, cette théorie de la lecture narrative suppose comme condition de possibilité une herméneutique générale de la lecture comme application ou appropriation, qui constitue l'horizon théorique dernier des analyses de Ricœur (I 109, III 229).

d'un « héritage », etc.) ; et, pour cette raison même, aussi de leur « provocation » et de leur effet – peut-être – transformateur⁴⁰. La théorie de l'acte de lecture du chapitre 4 doit donc être mise en rapport, comme leur prolongement naturel, avec les notions de « règle », « norme », « contexte » et « interprétant » de l'action, caractéristiques du symbolisme de mimésis I : il n'y a pas d'action sans règle, et il n'y a ni action ni règle, sans *lecture* de la relation impliquée et de l'application au cas particulier (*phronèsis*). Toutes les relations complexes entre explication et compréhension y sont virtuellement présentes⁴¹. Pour cette raison même, Ricœur peut lier étroitement acte de lecture et herméneutique historique : « la lecture [...] est la *réception* qui répond et correspond à l'être-affecté-par-le-passé, dans sa dimension langagière et textuelle » (III 321) ; elle constitue même « l'appui concret » (III 322) de la dialectique des traditions (III 320-322).

En ce sens, si l'on suit cette intention historico-ontologique de la lecture-appropriation, il n'est pas étonnant que Ricœur ait préalablement commenté la notion heideggérienne de *répétition* (*Wiederholung*), dans des termes qui nous rappellent directement – sans qu'on le dise – sa conception de la lecture et de la refiguration. Tout comme la lecture, la répétition répond à un héritage culturel auquel elle réplique en l'interprétant. Ricœur traduit en ces termes la définition de *Sein und zeit* : « la répétition est la transmission explicite, autrement dit *le retour aux possibilités* de l'être-là ayant-été-là » (III 113 ; je souligne)⁴² ; puis, il la commente ainsi : « la répétition ouvre ainsi dans le passé des potentialités inaperçues, avortées ou réprimées » (III 114)⁴³. Par ce *Rückgang in Möglichkeiten*, la répétition produit en tant que telle l'interprétation qui déplace la signification ; elle « confirme – poursuit Ricœur – *l'écart de sens* entre l'avoir-été, qui est intrinsèquement lié à l'avenir, et le passé, qui, ravalé au plan de choses données et maniables, n'est plus

⁴⁰ Sa « dicibilité de principe », c'est-à-dire, que l'expérience puisse être dite constituée, dit Ricœur, la présupposition phénoménologique fondamentale de l'herméneutique ; *vid.* « Phénoménologie et herméneutique : en venant de Husserl », *Du texte à l'action*, 56.

⁴¹ Et avec elles, celles de la sédimentation et de l'innovation du sens. Cf. Paul Ricœur, « Le modèle du texte : l'action sensée considérée comme un texte » (1971), *Du texte à l'action*, 198, 199, où la lecture tient place de « paradigme » de « ce qui est déjà herméneutique dans la compréhension dialogale ». Une objection pourrait certainement être soulevée ici, et à juste titre : est-il possible directement au niveau de mimésis I de trouver une fonction proprement refigurante ? Comment, sans avoir au préalable traversé la fiction d'un récit, remplir une fonction « révélatrice et transformante à l'égard de la pratique quotidienne » ? En quel sens y aurait-il ici un « écart » de sens ? Tout d'abord, la métaphore, comme d'autres tropes rhétoriques, implique, sans être un récit, une gamme de possibilités d'écart. Mais, plus fondamentalement, l'imaginaire établit toujours, en tant que tel, un premier écart qui met à distance le monde quotidien ; la littérature, quant à elle, en construisant, par exemple, une intrigue, peut à son tour créer des écarts « de second degré » ; cf. III 228-229 ; 254, n.1. Enfin, la réflexion est aussi par définition un « écart », une prise de distance.

⁴² « Die *Wiederholung* ist die *ausdrückliche Überlieferung*, das heißt der *Rückgang* in *Möglichkeiten* des *dagewesenen Daseins* » ; SZ § 74, 385.

⁴³ Et en peu plus loin : « il est demandé à la répétition [...] *de rouvrir le passé* en direction de l'à-venir » (III 201 ; je souligne). Aussi MHO remarquera cette fonction d'ouverture de possibilités de la répétition : « répéter n'est ni restituer après coup ni réeffectuer : c'est « réaliser à nouveau ». Il s'agit là d'un rappel, d'une réplique, d'une riposte, voire d'une révocation des héritages. *La puissance créatrice de la répétition tient tout entière dans ce pouvoir de rouvrir le passé sur l'avenir* » ; *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 445 (je souligne).

qu'extrinsèquement opposé au futur⁴⁴ ». Enfin : « pour ce faire – et c'est toujours Ricœur qui cite *Être et temps* – il n'est encore besoin d'aucune historiographie » (SZ §74, 386 ; III 114, n.3). L'ouverture des possibilités se joue donc ici au niveau directement pratique. La lecture au sens primordial ne fait pas autre chose ; elle ne fait que rendre transparent l'action d'interprétation (d'application) du sens, laquelle opère préalablement à toute écriture narrative. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la lecture devrait donc être discutée avant le récit, au moment donc de décrire l'expérience ou « situation » herméneutique de l'existence⁴⁵.

Conclusions. Le cercle et l'autre

Tentons, en guise de conclusion, un regard rétrospectif ou synoptique sur ce qui a été exposé. Comment *Temps et récit* tente-t-il de construire la médiation poétique capable de répliquer aux apories temporelles ? On pourrait résumer la stratégie méthodologique en trois mouvements. Un premier mouvement affecte le « dire » du temps ; c'est la thèse même de l'ouvrage : le temps s'articule (seul) narrativement ; il appartient au *récit* d'offrir une réponse poétique aux apories spéculatives (moment herméneutique circulaire d'autolimitation narrative). Un second mouvement déplie le récit comme une triple relation mimétique. C'est le moment expansif, inspiré de la *Poétique* d'Aristote : l'intrigue est *virtuellement* tout le cercle de la mimésis et un indice des rapports entre le langage et le monde (moment poétique d'ouverture tridimensionnelle du récit). Enfin, un troisième mouvement produit une interprétation restrictive du cercle mimétique selon la thèse du sens et de la référence du langage (moment logico-linguistique de limitation bidimensionnelle du récit). De ce fait, tandis que les analyses de la configuration et de la refiguration narratives apparaissent magnifiées dans *Temps et récit*, la dimension préfigurative restera dans une ostensible indétermination. Le dernier mouvement conduit en outre à tracer une frontière incertaine entre l'arc poétique et l'herméneutique de la conscience historique, qui s'exprime dans l'amphibologie du concept de l'ontologique. La condition interne mais abstraite du monde préfiguré de l'action se réverbère alors dans la condition extrinsèque mais extrêmement riche de la condition historique, ce qui nous a conduits à proposer l'intégration de ces deux structures sous le signe de la praxis. Ainsi émerge pour nous une nouvelle « figure » de l'ensemble du texte, dont le récit n'est plus le concept nodal.

⁴⁴ La répétition conteste alors « le sens commun », qui « oppose de façon non dialectique le caractère déterminé, achevé, nécessaire du passé, au caractère indéterminé, ouvert, possible du futur » (III 114 n. 1 ; je souligne).

⁴⁵ Aucun surprise alors si des termes pareils servent à Ricœur pour caractériser la tâche de l'initiative : « rouvrir le passé, raviver en lui des potentialités inaccomplies, empêchées, voire massacrées » (III 313), libérer « les potentialités inemployées du passé » (III 339) ; même la « pure réceptivité » de l'*aisthêsis* au sens de Jauss est dite « révélatrice et transformante » ; « capable de transfigurer le quotidien et d'en transgresser les normes admises » (III 258, 259) ; enfin, lorsque Ricœur commente Koselleck, on songe facilement aux rapports entre résolution et répétition : « seules des attentes déterminées peuvent avoir sur le passé l'effet rétroactif de le révéler comme tradition vivante » (III 313). Ces liens entre action de lire, répétition, initiative n'ont pas au fond rien d'étonnant parce qu'elles sont toutes des catégories de la praxis.

D'une part, avec l'élargissement de l'horizon préfiguratif au sens historique, s'établit le sens propre de l'« ontologique » en tant que détermination correspondant au monde vital. L'ontologique désigne essentiellement tout ce qui relève de la raison pratique, depuis la description sémantique et symbolique de l'action, en passant par sa détermination comme initiative, jusqu'à la postulation d'une idée transcendante. C'est l'horizon le plus large de réflexion de *Temps et récit* comme ontologie herméneutique de la culture : l'action concentre le temps, interprète la crise, répète l'héritage, constitue la promesse, fonde un devoir. Ainsi se dessine le cercle herméneutique complet de la *praxis*. D'autre part, avec le rétrécissement de l'horizon pratique au sens narratif se déploie un double agencement configuratif/refiguratif correspondant au monde imaginaire. L'ontologique désigne exclusivement ce qui relève de la raison poétique, depuis la reprise métaphorique de catégories d'action, en passant par une synthèse narrative de l'hétérogène et la proposition d'une fable, jusque l'entrecroisement intentionnel des effets narratifs opérés par un lecteur. C'est l'horizon restreint de réflexion de *Temps et récit* comme ontologie épistémologique du discours narratif : le récit ordonne le temps, imite une action, compose une intrigue, propose un monde passé et possible, se laisse lire. Ainsi se dessine le cercle mimétique restreint de la *poièsis*.

Autrement dit, la précompréhension ou préfiguration apparaît comme condition proto-discursive de toute configuration épistémique, et par là même de toute narration. En revanche, le passage par le récit, par cette synthèse mythique de l'hétérogène, n'est pas strictement nécessaire pour accomplir la circularité herméneutique : l'intrigue, en tant que fonction figurative pivot, n'est que le composant obligé du cercle poétique. Plutôt que l'intrigue, c'est le lien plus ample entre langage et imagination qui correspond à l'interprétation de sens en général. Même si l'on considère le texte narratif comme paradigmatique de l'auto-compréhension herméneutique, il ne constitue en fait qu'un phénomène limité, puisque la culture est toujours donnée interprétée, lecture et application du sens. C'est pourquoi – et cela mérite d'être souligné – l'action elle-même, en tant que figure préalable ou proto-narrative, offre déjà une réponse pratique aux apories du temps. Une phrase, dite comme en passant dans la description initiale du cercle mimétique, prend alors toute sa valeur : « la praxis quotidienne ordonne, l'un par rapport à l'autre le présent du futur, le présent du passé, le présent du présent » (I 96). L'herméneutique de la conscience historique ne pose rien d'autre, elle ne fait que déployer cet agencement pratique au niveau de l'histoire. En un mot : la réponse première à la déhiscence du temps n'est donc pas narrative mais directement pratique.

Somme toute, l'action n'est pas moins importante dans *Temps et récit* que le récit, et probablement plus, parce que chargée de l'histoire faite et subie, et même de son idéal. Peut-être que trois et non deux auraient dû être les termes qui donnèrent son titre à l'ouvrage : « *Temps, action et récit* ». Ainsi serait indiquée la fonction centrale que les analyses accordent à la praxis : en amont du récit (des récits), l'action est cette interprétation articulée du temps et de l'histoire. Avec l'enrichissement du monde préfiguré de l'action, on n'a plus besoin de postuler deux voies parallèles qui offrent deux répliques diverses à deux apories inégales ; la praxis – qu'elle réussisse plus ou moins à surmonter les énigmes – est le lieu même de toute temporalisation.

Encore un mot avant de finir. La dernière étude de *La Métaphore vive* a défendu l'autonomie du concept face aux pouvoirs de la métaphore. Rien de semblable ne se trouve dans *Temps et récit*. Au contraire : la spéculation sur le temps est une rumination non concluante et aporétique. C'est ce que la fin du livre confirme sans regret : face au mystère du temps inscrutable il n'y a pas de réponse ou réplique, ni pratique, ni poétique (III 392) ; est-ce là l'aveu d'une ontologie elle aussi

finalement inscrutable, voire impossible ? Peut-être, mais seulement dans la mesure où elle reste éternellement différée dans le *dire*. Cet aveu ne ferme rien ; il fait simplement de l'énigme une invitation à dire autrement ; après tout, le concept philosophique a lui aussi dit le temps, comme peut le dire la métaphore et le récit ; ou encore la musique, mystérieuse forme du temps.

Bibliographie

- BORGES Jorge Luis, *Nueva antología personal* (Buenos Aires : Emecé, 1968).
- BOUCHINDHOMME Christian & Rainer ROCHLITZ (dir.), « Temps et récit » de Paul Ricœur en débat (Paris : Cerf, 1990).
- GADAMER Hans-Georg, *Wahrheit und Methode, Gesammelte Werke 1, Hermeneutik I* (Mohr : Tübingen, 1986), trad. fr., *Vérité et méthode* (Paris : Seuil, 1996).
- HEIDEGGER Martin, *Sein und zeit* (Tübingen : Max Niemeyer Verlag, 1967 [1927]).
- HUSSERL Edmund, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, I, Husserliana III/1* (Den Haag : M. Nijhoff, 1952 [1913]), trad. de Paul Ricœur : *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pure* (Paris : Gallimard, 1950).
- RICŒUR Paul, *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (Paris : Seuil, 1969).
- RICŒUR Paul, *Herméneutique, Cours de 1971-1972 à l'Université Catholique de Louvain* (édition électronique du FondsRicoeur, 2013).
- RICŒUR Paul, *La Métaphore vive* (Paris : Seuil, 1975).
- RICŒUR Paul, « La fonction narrative et l'expérience humaine du temps », *Archivio di filosofia* (*Esistenza, mito, ermeneutica*, Sritti per Enrico Castelli), 80/1 (1980).
- RICŒUR Paul, *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique* (Paris : Seuil, 1983).
- RICŒUR Paul, *Temps et récit, 2. La configuration dans le récit de fiction* (Paris : Seuil, 1984).
- RICŒUR Paul, *Temps et récit, 3. Le temps raconté* (Paris : Seuil, 1985).
- RICŒUR Paul, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris : Seuil, 1986).
- RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre* (Paris : Seuil, 1990).
- RICŒUR Paul, *La Critique et la conviction, Entretiens avec François Azouvi et Marc de Launay* (Paris : Calmann-Lévy, 1995).
- RICŒUR Paul, *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle* (Paris : Esprit, 1995).
- RICŒUR Paul, *Lectures 2* (Paris : Seuil, 1999).
- RICŒUR Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris : Seuil, 2000).